

ELLE

ORIENTAL

N° 4 décembre 2006

MODE

ROBES DE SOIRÉE
STYLE CAVALIÈRE
JEAN ET KAFTAN
NOUS SERONS
IRRÉSISTIBLES !

GRAND AMOUR
LES HISTOIRES PEOPLE
TEST TROUVEZ VOTRE
PRINCE CHARMANT

SPÉCIAL
FÊTES
QUATRE STARS
DU MAQUILLAGE
NOUS RENDENT
BELLES

ENQUÊTE
LA GUERRE ET
LES FEMMES

HAYA PRINCESSE DU NATUREL

APPARTENIR DESAPPARTENIR

Regina Sneifer dépose les armes. Elle, l'ancienne milicienne ayant longtemps combattu le Palestinien, l'Arabe, le Musulman, tous les "ennemis de la cause" ...

Tout a commencé en 1975. Une adolescente, fille de commerçants, perçoit les premiers signes d'une guerre qui va dévorer le Liban pendant 15 ans. Avidée d'aventures, refusant la place ordinairement réservée aux femmes, Regina s'engage dans la milice de son quartier, pour se défendre, pour se libérer. Entraînement dans la montagne, treillis, marche au pas, mission délicate auprès de l'ennemi, elle va vivre la résistance et l'enthousiasme, au contact de quelques-uns des décideurs de la guerre. Cependant, l'absurdité de celle-ci ne tarde pas à lui éclater au visage : luttes fratricides, combat de chefs, soif du pouvoir, violences gratuites, arrivisme... Refusant de devenir complice de l'insupportable, elle cherche appui auprès du chef qu'elle idolâtrait. En vain. Auprès du chef spirituel de la communauté. Peine perdue. Il ne reste à la jeune combattante que de renoncer à tout. Aux armes et à leur logique, à la doctrine et à son cortège de vérités évaporées.

UN RETOUR À L'HUMAIN EN RÉPONSE À UNE VOIX

Dans les geôles où les vaincus se voient subir l'inhumain de la part des miliciens du même bord qu'elle, Regina ouvre d'un coup les oreilles, les yeux et l'esprit à autre chose qu'à la doctrine à laquelle elle avait viscéralement cru jusque-là. Lors d'une messe en prison, la nuit de Noël 1986, Regina scelle définitivement son retour à l'humain qui transcende les rangs et les appartenances, et qui se trouve logé au fond de chacun. La voix du Palestinien, qui chante du fond de son désespoir, creuse des sil-

lons dans sa conscience. "Une voix qui transperce les barreaux, l'espace, les frontières. Elle semble venir d'ailleurs, prendre source dans sa terre maternelle, sur laquelle sa mère l'a enfanté. C'est une chanson pour elle... « Ya mama ! », comme ce cri qu'on lance chez nous quand on souffre, quand on a mal, quand on a peur. Tous les jeunes autour du Palestinien gémissent. Cet instant d'éternité absorbe tout : la nostalgie, l'amour, les rêves, les souffrances. Un instant unique comme ceux qu'on ne vit qu'une seule fois et qui remplit toute une vie."

UN LIVRE POUR PAYER UNE DETTE

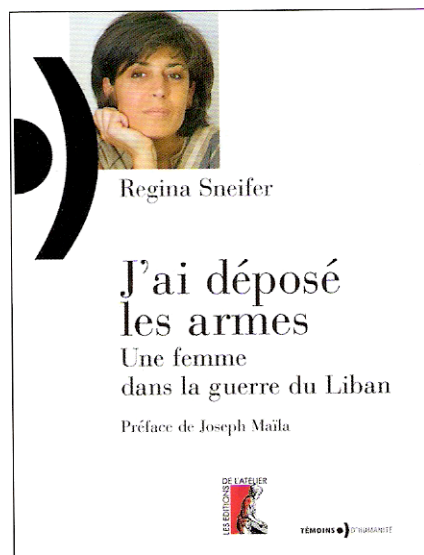
Désormais, la vie de Regina va être remplie par autre chose que "la cause". En plus d'une grande humanité, elle va se découvrir un talent d'écrivaine. Il y a 20 Noëls que ce Palestinien a été anéanti, il y a plusieurs Noëls que des jeunes, disparus, exécutés, fauchés par les combats, n'ont pas pu chanter "Ya mama !". Et il y a dans le livre de Regina, comme dans toutes les guerres du monde, cette mère morte de ne pas avoir pu revoir l'enfant avalé par le trou noir de la guerre. "J'ai décidé d'écrire. Pour elle, pour vous. J'ai envers vous une immense dette. J'écris pour vous rendre à la terre où vous vouliez être enterrés. Avec ma plume, je vais faire retentir votre chant, le chant de la dignité."

Peut-on rester humain quand on porte les armes ?

Bien que la violence soit humaine, et qu'elle soit en nous, on perd de son humanité quand on utilise les armes dans le rapport avec l'autre.

Croyez-vous que la guerre serait différente si elle était faite et dirigée par les femmes ?

Comme la violence n'est pas l'apanage d'un peuple, elle n'est pas non plus exclusive à un sexe. Il est vrai que la guerre est quelque chose de masculin. La femme donne la vie, la guerre l'ôte. Mais il y a de la violence aussi chez la femme. Paradoxalement, moi, femme, j'aurai été différente sans cette guerre



qui m'a poussée à construire une identité d'égal à l'homme et de sortir des stéréotypes.

Et si c'était à refaire ?

Avec ma conscience d'aujourd'hui, il m'est difficile de concevoir le même cheminement. Mais je n'étais pas comme je suis. Et il fallait probablement un tel itinéraire pour que j'en arrive là. À l'époque, je me sentais menacée, comme tous les miens. On me parlait de "la cause". Même si cette cause était juste – ce qui reste à vérifier –, les moyens mis à disposition, c'est-à-dire les armes, restent à discuter. Il faut apprendre aux jeunes à sortir de la culture de la violence.

Vous avez déposé les armes. et vos anciennes convictions. Vous reste-t-il quelque chose de ce passé, de cette société et de ces espoirs de jeunesse ?

Bien qu'on baisse les bras, et les armes, beaucoup de choses restent à accomplir. Mon expérience m'a construite. Ce livre est un acte. Je suis partie sur quelque chose d'inachevé, et c'est sans doute dans ce pays qu'il y a à faire. J'ai fait l'expérience d'une autre société, la France. La liberté de penser. L'autonomie. Mais je garde la nostalgie de la famille libanaise, de la gratuité. Ici, tout est commerce et communication. Au Liban, c'est plutôt la communion. La chaleur libanaise est une vraie valeur. Ce qui me manquait dans le pays de mon départ, c'était l'espace public, toujours occulté par les communautés. On a tous besoin d'identité, à l'échelle individuelle. L'appartenance communautaire, érigée comme identité collective, vient gommer en quelque sorte la spécificité individuelle. Si je décidais de désappartenir à une communauté, aurais-je une place dans cette société ?

Antoine Daher

"J'ai déposé les armes", de Regina Sneifer (Éditions de l'Atelier, Paris, Novembre 2006).